

Dimanche 13 Décembre 1936

Monsieur,

De dimanche dernier à vendredi, jour où j'ai reçu votre lettre, je n'avais pas eu le temps de bien réfléchir aux raisons qui pouvaient retarder votre « petit mot ». Vous pouvez penser que, dès votre départ, Mme Delteil m'avait dit que vous m'écriviez un mot et il fallait bien vous laisser le temps d'y réfléchir. Pour vous, ce n'est pas la même chose : alors que je savais quelque chose de vos impressions, vous ne savez absolument rien ; aussi je n'ai pu tarder à vous répondre. Laissez-moi vous dire tout d'abord que vous vous êtes acquis en un instant toutes les sympathies de la maisonnée. C'est tout ce que je puis vous dire. Comme vous je pense que pour nous connaître, nous avons besoin de nous voir encore plusieurs fois. C'est pourquoi vous pouvez venir quand vous le jugerez à propos. Vous serez toujours reçu avec la même sympathie, je peux vous l'affirmer. Je comprends très bien que le mauvais temps peut vous arrêter, et il ne s'agirait pas de s'aventurer dans de mauvais chemins. Ce ne serait pas raisonnable. Si vous ne pouvez vous déplacer, vous pouvez m'écrire. Posez-moi toutes les questions que vous jugerez à propos de me poser. Ce sera une façon de commencer à faire connaissance.

J'ai rencontré hier dans la rue Monsieur Cavaillès. Il m'a serré chaleureusement la main et comme c'était à 11 heures et que j'étais pressée, notre conversation s'est bornée à « vous allez bien ? »

Vous auriez pu sur votre lettre me donner l'adresse exacte. Enfin ! J'espère toutefois que ces lignes vous arriveront bien.

Toute la maisonnée vous envoie son bon souvenir.

Veillez agréer, Monsieur, mes salutations

Elise Robert

Adresse : Melle Robert
Institutrice
Léran (Ariège)

Mirepoix le 26 Décembre 36

Monsieur,

Votre lettre est venue me trouver à Mirepoix. Je vous avais dit que je quittais Lérans jeudi matin. En effet, je suis partie le matin à 6 heures 1/2 et votre lettre n'est arrivée qu'à 11 heures. Je l'attendais avec un peu d'impatience : vous aviez promis de m'écrire. Aussi mercredi soir, je n'étais guère contente de vous, surtout que l'on me taquinait un peu.

Heureusement que tout le monde s'est mis d'accord pour dire que nous n'étiez pas gentil. Voilà ce que vous avez gagné ! Melle Surre n'a quitté la maison que jeudi à 2 heures et m'a fait réexpédier votre lettre à Mirepoix. Comme pour les petites vacances je ne fais pas suivre ma correspondance sans elle je n'aurais eu votre lettre qu'à la rentrée, c'est à dire au 3 janvier au soir. Oh ! Je vous en voulais beaucoup ! Dire que vous avez beaucoup d'heures de loisir et que vous attendez le dernier moment, Oh ! non, vous n'êtes pas gentil !

Maintenant que je vous ai assez grondé, comme vous le méritez d'ailleurs, que je réponde à vos questions. Puisque vous vous intéressez tant à « ces demoiselles », il faut bien vous satisfaire. La personne avec les lunettes, la plus petite, c'est Melle Rouvière Yvonne. L'autre, c'est Melle Surre Jeanne. Vous me dites qu'il vous tarde beaucoup de les revoir,..... Soit !

L'autre jour en parlant, vous m'avez dit votre appréciation sur elles. Comme je suis un peu curieuse, vous pourriez bien me dire ce que vous pensez de moi. Mais alors, la vérité, tout ce que vous pensez, là.

Vous étiez bien pressé de partir l'autre soir : la nuit, le chemin, les ornières, tout vous faisait penser à partir ; voyez que votre retour s'est bien effectué. Les jours vont s'allonger un peu maintenant et vous n'aurez qu'à venir de meilleure heure : l'après-midi sera plus longue. Quand viendrez-vous ? Il vaut mieux que vous me préveniez, car quelquefois, nous ne sommes pas là. Si vous préférez venir le jeudi, faites comme vous voudrez. : pourquoi ne pas m'écrire à Mirepoix ? J'y suis jusqu'au 3 janvier à 5 heures du soir. Donc vous ne vous retardez pas trop, d'ici là vous pourrez m'écrire et j'aurai même le temps de vous répondre. Vous devez me trouver plus familière par lettre, que dans vos visites. C'est plus facile, n'est-ce pas ?

Je ne pourrai présenter vos vœux à tout mon entourage qu'à mon retour à Lérans. Je ne leur écrirai pas d'ici là. Pour ma part, je vous remercie et vous prie d'accepter mes bons souhaits de nouvel an. Vous me conseillez de me reposer pendant ces vacances : je me repose le plus possible, mais je repose surtout ma gorge. Déjà j'ai la voix moins prise : il est vrai que dimanche dernier c'était la fin d'un gros rhume qui est tout à fait guéri maintenant. Ici, le matin, personne ne fait de bruit afin de ne pas m'éveiller. Cet après-midi quand j'aurai porté votre lettre à la poste, je tricoterai un peu : il ne faut pas penser à sortir car il fait très froid.

Hier je suis allée me promener un peu avec mes voisins jusqu'à 8 heures, après quoi j'ai lu et aussi causé avec mes parents. Je suis un peu bavarde, direz-vous, tant pis ! Voici mon adresse à Mirepoix : Melle Elise Robert Institutrice Avenue Victor Hugo Mirepoix Ariège. Au plaisir de vous lire bientôt, mes meilleurs sentiments

E Robert

PS. Dimanche dernier, vous croyiez vous adresser à moi, c'est Melle Delteil qui a reçu vos paroles : vous nous aviez dit la 1^{ère} fois qu'il valait mieux rester dedans et ne pas vous accompagner, nous avons obéi, et voilà.

Léran le 7 janvier 1937

Monsieur,

Je vous ai écrit l'autre jour une lettre idiote ; quand je l'ai eu finie, je n'avais pas envie de vous l'envoyer. Mais comme j'avais beaucoup tardé à vous répondre, elle est partie. Je ne sais pas ce que j'avais ce jour-là. Je m'ennuyais un peu je crois ; sans raison aucune. J'ai retrouvé ici tout le monde dimanche soir. J'avais rencontré Melle Rouvière à Mirepoix et nous étions ici à 6 heures. La maisonnée s'est augmentée d'une unité depuis les vacances de Noël. Encore une femme, dit Monsieur Delteil. C'est une cousine de Madame qui est venue faire un intérim à la poste de Léran et elle prend pension chez eux. Nous la connaissons depuis l'an dernier : elle est venue à Léran faire aussi un intérim de 6 mois. Cette fois-ci elle n'est là que pour une quinzaine de jours. Ce qui fait que, si dimanche vous venez comme vous me l'avez promis, nous aurons à vous présenter cette personne.

Vouzs me dîtes que nous devons plaisantez souvent avec Melle Surre. Oh ! Nous ne sommes pas les seules. Toute la maisonnée, sauf Melle Rouvière, aime à dire des idioties. On ne peut pas qualifier cela autrement. Et souvent des éclats de rire fusent. Le temps passe plus vite, c'est vrai et cela fait du bien de rire. Je vous assure que Monsieur n'est pas le dernier.

Vous avez mal fait votre compte lorsque l'autre jour vous comptiez que vous viendriez dans quatre jours ; c'est quatre jours et $\frac{1}{2}$. Aujourd'hui, c'est dans trois jours seulement. A cette heure, vous serez ici sans doute : il est 2 heures et vous m'avez écrit que vous arriveriez un peu plus tôt. Vous devez dire que j'écrivais très mal. C'est vrai et je le reconnais. Mais pourvu que vous puissiez me lire !

Il fait un temps affreusement gris et Melle m'a répété au moins dix fois aujourd'hui que c'était la neige qui arrivait. Je ne voudrais pas qu'il neige, savez-vous, d'ici dimanche. Je ne voudrais pas qu'il fasse mauvais temps dimanche. S'il fait beau, nous sortirons un peu avec Melle Rouvière (Melle Surre part voir son père qui est malade). Nous serons sur la route d'Aigues vives ou à la maison. Vous rentrerez la voiture dans la cours, sous le préau : la grille sera ouverte.

Savez-vous que dimanche on vous a pris pour l'inspecteur ? Pourtant vous ne lui ressemblez guère. Je vous raconterai cela dimanche.

J'ai remarqué dimanche et hier aussi dans votre lettre que vous aviez une préférence très marquée pour Melle Rouvière. Est-ce que je me trompe, dois-je être un peu jalouse ?

Il va être midi et je vais me dépêcher de terminer ma longue lettre. Melle Rouvière est en voyage aujourd'hui et je tiens à ce que tout soit prêt quand Jeanne arrivera au bureau. Il est midi juste, je vous quitte en vous disant au plaisir de vous voir dimanche.

Le volcan

Léran le 14 janvier 1937

Monsieur,

Votre lettre n'est pas arrivée mercredi matin comme vous le pensiez. Elle s'est retardée jusqu'au soir. Aussi, lorsque, à onze heures, en sortant de classe, je n'ai pas vu de lettre, j'ai été déçue. Oui, je l'attendais. C'est la 1^{ère} fois qu'une de vos lettres arrive le soir. Voyez que je ne mets pas longtemps à vous répondre. Il est 11 heures et je vous écris ce matin car cet après-midi je vais à Mirepoix.

Je veux revenir sur notre conversation de dimanche. Vous avez dit que votre décision était prise. Je trouve que vous vous êtes décidé un peu tôt. Pour moi, je ne puis vous dire la même chose. Une décision, et une décision si grave, ne peut être prise aussi vite. Nous ne devons songer à nous marier que si nous avons beaucoup d'affection l'un pour l'autre. C'est la seule condition que je retiens et qui mérite d'être retenue. Vous avez parlé d'empêchements. Je n'ai pas voulu vous poser de questions. Oui, sans affection un mariage est impossible. On ne peut nier que nous avons des divergences de vues et de goûts. Et sans affection, comment pourrions-nous faire des concessions ? Ceci m'amène à vous parler de vos croyances. Je suis laïque et tolérante. J'admets toutes les croyances : elles sont toutes respectables : chacun a une façon de voir différente de celle du voisin. Je vous ai dit que je n'étais pas croyante. C'est vrai. J'ai été baptisée, ai fait la communion solennelle et depuis l'âge de 13 ans je ne pratique plus. Mes dispositions d'esprit m'incitent à questionner, raisonner et la religion, elle, ne se raisonne pas. On croit parce que la religion dit de croire. Cela ne satisfait pas mon esprit. Je ne suis pas seule ainsi et vous n'êtes pas seul non plus. Voyez Melle Rouvière. Elle est très croyante. Posez-lui une question. Elle vous dit qu'il ne faut pas en poser : il faut y croire, c'est tout. Il est vrai que dans ses pratiques elle exagère un peu. Vous allez à la messe tous les dimanches. Je ne vous blâme pas. Même, voyez où je pousserai ma tolérance : si nous nous marions, si vous voulez j'irai à la messe. Cette concession-là je pourrai vous la faire. Quand j'ai annoncé cette nouvelle à mon entourage, Melle Rouvière a été rayonnante de joie. Aussi tout ce matin, elle chantonne des cantiques. Je le supporte. Je ne dis rien. Il y a 7 ans que je vis avec Melle Rouvière. Nous avons eu quelques discussions au sujet de religion, car elle n'était pas aussi croyante autrefois, et j'ai été écoeurée de la façon que l'on a employée à la rendre comme elle est. Depuis longtemps, je la laisse agir à sa guise. Certaines de mes idées parfois vous étonneront. Ne craignez pas de me questionner. Je vous répondrai aussi loyalement que possible.

Vous allez dimanche à Belloc avec votre frère. J'espère que vous ne passerez pas à Léran de trop bonne heure et que vous pourrez vous arrêter quelques secondes pour me dire bonjour. Comme convenu, nous irons, s'il fait beau nous promener sur la route de Belloc où vous nous rencontrerez. Pour que vous ne soyez pas tenaillé par l'heure de votre départ, vous pourriez peut-être décider votre frère à vous attendre à Belloc où vous iriez le reprendre, à part qu'il accepte de venir vous chercher chez vous.

Savez-vous que je suis ridicule ? Parfaitement ridicule ? Ces demoiselles m'ont décrété cela et me l'ont démontré. J'ai été contrainte de voir comme elles et voici à quel sujet : je crois que, vous autant que moi, nous ne voudrions pas attirer les regards. Pour ma part, je voudrai que personne ne s'occupât de moi. Mais je conviens, avec mes amies, qu'on a dû remarquer vos visites. Donc pourquoi nous priverions-nous d'air pur et de soleil quand vous venez ? Si vous acceptez, à partir de dimanche, nous sortirons et nous nous moquerons de tout ce qu'on pourra dire. Nous avons besoin de nous voir pour nous connaître et il n'y a aucun mal à cela. Voyez que je suis franche avec vous. Soyez-le aussi avec moi, même si nos idées se heurtent parfois. Vous n'allez pas trouver ma lettre gaie aujourd'hui. Elle est sérieuse. Je serai plus gaie dimanche puisque vous serez là. Je vous quitte en vous disant : à dimanche

E Robert

Léran 21 janvier 1937

Monsieur,

Je veux être aussi ponctuelle que vous. Et puisque vous attendez ma lettre vendredi matin, vous l'aurez. Mais il va falloir que j'écrive le plus vite possible pour l'avoir terminée à l'heure. Si je voulais répondre à toutes vos questions, ma lettre serait trop longue et comme j'écris très mal, vous ne finiriez pas de la lire.

Vous avez pensé à moi le jour et la nuit dites-vous. Sans aucun doute, c'est le thé qui vous a fait mal et qui vous a empêché de dormir. Car nous non plus, nous n'avons pas pu dormir le soir. Toute la nuit, aussi bien Melle Yvonne (c'est ainsi que vous l'appellez, n'est-ce pas ?) que Melle Surreet que moi-même nous nous interpellions. Le soir nous n'avons rien mangé ou presque au repas. A peine avons-nous goûté quelques beignets sur les 10 heures ! Je vous assure que nous ne ferons plus de thé. D'ailleurs vous ne l'aimez pas. Le soir après le repas, nous avons arrangé la pâte comme vous nous l'avez indiqué et nous avons fait des beignets de pommes. Nous y étions encore à 10h1/2. Mais ils étaient excellents. J'espère que dimanche vous pourrez venir que vous ferez beaucoup de pets de nonne. Tout le monde les attend avec impatience. Moi j'aimerais bien que vous les ratiez ainsi je vous verrai en colère.

Vous me croyez donc bien gourmande. J'aime les choses sucrées, c'est un « goût », ce n'est pas de la gourmandise.

Vous me demandez si je ne me suis pas accrochée de nouveau avec Melle Yvonne. Vous savez, quand on s'accroche, ce n'est pas grave, une minute après on n'y pense plus. D'ailleurs Melle Rouvière doit être plus indulgente que vous. Elle est habituée à la brusquerie de ma voix et ne s'en fait pas outre mesure. Elle sait que nous ne voyons pas de la même manière, mais elle ne m'en veut pas. Il y a 7 ans que nous vivons ensemble, nous sommes habituées à quelques paroles aigres-douces et pourtant nous sommes bien amies, vous pouvez en juger. Même voyez, elle me fait des confidences alors qu'elle ne les fait pas à Melle Surre. Mardi soir, après 4 heures, nous travaillions et elle me faisait part de ses projets religieux. Si elle n'avait pas d'affection pour moi, elle ne me le dirait pas. La vie serait bien monotone si nous ne nous mettions pas en colère quelquefois.

J'ai sur le cœur votre mot de volcan. Je ne vous le pardonnerai pas comme ça. Vous me trouvez beaucoup de défauts, mais je me vengerai.

Vous aussi vous n'êtes pas patients toutes les fois, nous nous en sommes rendu compte. Oh ! Pas dans vos paroles, mais dans votre air. Vous ne vous doutiez pas que nous vous regardions. Vous m'avez dit que dimanche matin j'étais en « négligé », parce que je portais la blouse. Mais je porte la blouse tout le temps et je ne suis pas la seule : seulement l'hiver je mets des blouses noires qui sont plus chaudes et l'été des blouses claires. Vous savez je ne suis pas habituée aux manières, au protocole ni à l'étiquette. Mes parents sont de modestes ouvriers et je crois que nous sommes simples. Si vous nous avez jugées autrement vous pouvez vous détromper. Melle Surre qui aurait aimé les fréquentations, les visites, a été obligée d'en rabattre un peu avec nous. Les Delteil autant que nous agissons le plus simplement du monde.

Vous voulez donc arriver à 2 heures, dimanche prochain. N'en faites rien car vous vous en repentiriez. Il faut que vous arriviez plus tôt, pour les pets de nonne. Le petit Delteil, Yvon, vient samedi soir et doit repartir dimanche à 4 heures. Vous ne voudriez pas qu'il reparte sans les avoir goûtés et sans en avoir un peu pour les emporter. Donc dimanche, venez aussi de bonne heure que vous le pourrez...

Léran le 28 janvier 1937

Monsieur,

J'arrive à l'instant de Mirepoix et je vais me dépêcher de vous écrire pour que vous ayez une lettre demain à onze heures. La vôtre n'est arrivée qu'hier soir. Une fois de plus, j'ai été déçue hier matin. Mais ce n'est de la faute de personne. Je ne les attendrai plus le matin voilà tout et au lieu de m'écrire le mardi soir, vous m'écrirez le lundi soir, n'est-ce pas ?

Les choux à la crème et les éclairs ont été excellents : meilleurs que les pets de nonne. Nous avons fait la crème le lundi soir à 4 heures. Nous les avons remplis comme vous l'aviez indiqué. Mais nous n'avons pas fait la crème avec du lait bouillant : nous avons eu peur de la gâcher. Nous avons écouté vos conseils : il nous restait de la crème et nous en avons garni des pets de nonne. Délicieux !

Vous m'avez trouvée distraite dimanche. J'avais été un peu contrariée, c'est tout. Maintenant c'est passé, n'en parlons plus. A l'avenir je ne serai plus ni pensive, ni inattentive, ni distraite. Je ne veux pas mériter des reproches. Vous avez été étonné que je vous dise de ne pas m'appeler Elise. Voyez-vous, c'est un prénom que j'exècre. Appelez-moi si vous voulez comme mon entourage, mais pas Elise.

N'est-ce pas que dimanche il fera beau ? Il le faut. Je vous attends aussi de bonne heure que vous pourrez. Vous rentrerez l'auto dans la cave comme la dernière fois et s'il fait beau nous irons nous promener à pied.

Vous êtes distrait vous aussi et cela m'a fait plaisir de vous l'entendre dire. Mais vous méritez d'être grondé : la vitesse est défendue !

Melle Rouvière m'annonce qu'il commence à pleuvoir. Ce n'est pas gai ! Mais il ne pleuvra pas d'ici dimanche « à verse ». Il ne gèlera pas non plus.

Je vous quitte car la receveuse fait son courrier de bonne heure.

La maisonnée vous envoie ses amitiés.

Affectueusement,
Mimi

Léran le 4 février 1937

11 heures ½ ! Je suis un peu en retard pour me mettre à vous écrire. Je la ferai plus courte, n'est-ce pas ? D'ailleurs vous le mériteriez. Les vôtres ne sont guère longues. Pourtant vous prenez plus de temps que moi pour y réfléchir : du dimanche au mardi soir. Et moi je reçois votre lettre le mercredi soir et j'y réponds le jeudi matin ! Aussi mes lettres sont moins étudiées que les vôtres ! Les vôtres sont moins naturelles. Je veux vous accabler de reproches aujourd'hui !

Quand nous vous avons parlé de cambrioleurs, il y a quelque temps, vous vous êtes moqué de moi. N'empêche qu'ils ont essayé de cambrioler le bureau de tabac de Léran dans la nuit de lundi à mardi. Trois coups de révolver dans la nuit. Tous les gens de la rue se sont levés. Les gendarmes ont été alertés. En ce moment on en tient un : c'est celui qui avait cambriolé au château il y a trois ans. Sorti de prison le 29 janvier, il essayait d'opérer à Léran le 1^{er} février ! Nous vous raconterons cela plus en détail dimanche.

Vous me demandez ce que nous ferons dimanche prochain. Mais c'est tout décidé : vous le savez. Mes parents veulent faire votre connaissance et nous y arriverons dimanche tous les quatre « passer une demi-heure » comme vous avez dit et puis nous rentrerons à Léran par le chemin des écoliers : c'est à dire par la forêt où nous nous sommes promenés dimanche.

Puisque vous vous y êtes plu, pourquoi ne pas y revenir ? Mais dans quelque temps, elle sera plus jolie. C'est une promenade ravissante en toutes saisons.

Vos visites ne sont plus un secret pour personne. Tout le monde nous a vus. Aussi dimanche soir quand nous sommes rentrées au cinéma, j'ai senti tous les regards tournés vers moi. Je me suis vite assise pour disparaître. J'ai horreur de la curiosité publique.

Plusieurs personnes en ont parlé à Melle Rouvière, Melle Surre, Mme Delteil et ce matin, la femme de ménage m'en a parlé à moi-même. Les gens sont curieux à Léran comme partout. Dimanche vous nous trouverez sur la route comme dimanche dernier ou à la maison, si vous arrivez de bonne heure. On vous laissera partir quand vous voudrez, c'est promis.

N'est-ce pas qu'il fera beau dimanche ? C'est partout pareil : le dimanche du soleil, le lundi de la pluie. Mais que nous importe le lundi ?

Melle Surre arrive, il faut que le couvert soit mis car elle me ferait une réflexion. Je ne sais si vous le savez mais ici, « la chine est un pays charmant » et personne ne m'épargne. Personne ne perd une occasion. Quant à Monsieur, il est insupportable, je ne peux pas le voir une seconde sans qu'il y aille de son petit mot. Ces dames ne sont pas plus indulgentes et je me contente de rire.

Donc, à dimanche,

Mimi

Léran le 10 février 1937

Cher ami,

Votre lettre est arrivée plus tôt que vous ne le pensez. Je l'ai eue à la récréation de 10 heures ce matin. Nous avons vu passer le facteur et Mme Delteil est allée lui demander s'il y avait du courrier. Avant de rentrer, je me suis dépêchée de parcourir votre lettre et l'ai ensuite enfouie dans ma poche. Voyez vous devriez les mettre à la poste tard le soir. Ainsi le courrier est fait. On les met dans une enveloppe spéciale le matin et elles arrivent plus tôt.

Si vous étiez si occupé hier soir pourquoi avez-vous écrit ? Quand il vous est impossible d'écrire le mardi soir, envoyez au lendemain matin : dans la journée, vous trouverez bien un instant.

Comme demain je vais passer la journée à Mirepoix, je vous écris ce soir. Je suis seule. Je n'aime pas être distraite, par rien.

Vous me demandiez dimanche si je pensais souvent à vous. Depuis dimanche je me suis surveillée et étudiée. Pendant la classe je n'ai pas la possibilité d'y penser. Mon esprit, mon attention sont trop captifs des enfants que j'ai sous les yeux. Mais il ne se passe pas une récréation sans que nous ne parlions de vous avec Mme Delteil. Après la classe, oui, un rien me fait penser à vous, et de plus en plus, je crois. Hier soir, nous faisons des crêpes tout comme vous et souvent je me disais « maintenant il écrit ». Après 9 heures, je pensais « il doit dormir... » Je me trompais pourtant hier soir. Vous avez signé votre lettre Edouard-Jean. Pourquoi cela ? Pour que je choisisse le prénom qui me plaît ? Non, je n'ai pas à choisir votre prénom. J'ai à vous appeler comme tout le monde vous appelle.

Je ne suis vraiment pas en verve ce soir. Je ne sais rien à vous raconter. Je serai plus bavarde dimanche si vous venez. Si vous venez, je crois que nous ferons des crêpes et comme de juste nous vous mettrons à contribution. Arrivez donc de bonne heure.

Je vous quitte en vous disant à dimanche. Je vous embrasse affectueusement.

Mimi

PS 8 heures ! Nous allons au cinéma à Lavelanet et j'emporte votre lettre pour que vous l'ayez plus tôt. Un gros bisou

Mimi

Léran le 24 février 1937

Bien cher ami,

Vous croyez alors que c'est un souci pour moi de vous écrire ? Ah ! Non par exemple. Je le fais avec plaisir et sans réfléchir à l'avance. Je vous écris comme si je vous parlais, comme si vous étiez là près de moi. Croyez que je préférerais tout de même que vous soyez là. Vous me reprochez de vous avoir un peu expédié dimanche. Cela n'est pas vrai. Mais je vous avais prévenu que ces demoiselles avaient trouvé nos adieux un peu longs la dernière fois. On me chine après comme ça et c'est pourquoi je vous ai quitté tout de suite. Je n'avais pas vu qu'il faisait clair de lune. Remarquez que vous faites bien de m'écrire, car ainsi je peux relever certaines erreurs de votre esprit et ainsi me défendre des reproches que vous m'adressez ; et puisque j'y suis, je me défends encore.

Vous me disiez il y a quelque temps qu'il fallait qu'une femme soit coquette et vous avez saisi l'occasion de me dire que j'avais été coquette en mettant du rouge aux lèvres. Erreur ! Vous m'aviez dit que vous ne teniez pas à ce que je rougisse mes lèvres ; les joues oui, mais pas les lèvres. Alors, pour vous taquiner, j'en avais mis. J'aurais ri si mes lèvres avaient déteint sur les vôtres. Qu'en dites-vous ? Voyez que je vous taquine. Mais là aussi je ne fais que me venger. Vous aussi vous me taquinez et je n'aurai pas le dernier mot là-dessus.

Dimanche dernier vous m'avez trouvée plus attrayante, plus irrésistible que d'habitude. Je ne sais pourquoi. Mais vous ne diriez pas la même chose aujourd'hui et depuis dimanche. Que je vous fasse mon portrait : un rhume de cerveau qui m'empêche de respirer (je ne sais où je l'ai pris par exemple ! Peut-être dans vos bras ?) Un œil affreux, rouge écarlate, gonflé. Hier mardi, Monsieur Courrent, le mécanicien est venu faire une commission et m'a demandé si « on m'avait tapé dans l'œil » ? Il m'a même demandé si vous m'aviez trop embrassé sur cet œil. Tout le monde se moque de moi, et nous ne cessons de nous taquiner, comme toujours.

Vous êtes méchant, on ne peut l'être davantage : « s'il pleut, je n'irai pas vous voir », voilà ce que vous osez dire. Vous n'êtes pas pardonnable si vous ne venez pas, et comme vous le démontrait Melle Surre dimanche, dans la voiture il ne pleut pas. Mais si vous ne venez pas, je me vengerai. J'en suis très capable. Et surtout n'arrivez pas à 2 heures, comme toujours ! Si vous vous retradez, je n'irai pas seulement à votre rencontre dans la cour.

Vous me trouvez froide, dites-vous, parce qu'il ne me tarde pas de me marier. Je vous ai démontré que nous ne pouvions nous marier avant le mois d'août. Nous avons donc bien le temps d'y penser. Ne me trouvez-vous pas assez affectueuse ? Comment voudriez-vous que je sois avec vous ?

Je vous quitte donc en vous disant à dimanche sans faute. Je vous embrasse bien affectueusement

Mimi

Léran le 28 février 1937

Bien cher ami,

Vous allez être étonné de recevoir une 2^{ème} lettre de moi. C'est tout simplement pour vous faire part d'un projet réalisable à une condition : si vous le voulez. Donc, si vous voulez, voici ce que nous pourrions faire dimanche : il y a à Pamiers une cavalcade mi-carême et cela ferait plaisir à ces demoiselles et à moi-même d'y aller. Les Delteil y vont aussi. C'est tout. Non ! ce n'est pas tout. Comme vous arrivez toujours tard, voici ce que nous vous proposons : vous venez dîner avec nous. Oh ! pas de cérémonie. Seulement il faut que vous arriviez un peu de bonne heure pour que nous soyons averties. Vous avez bon appétit et nous ne pouvons vous faire serrer la ceinture. Donc dimanche matin un télégramme ou votre visite. Si vous venez de bonne heure vous pourrez aller à la messe ici à 10heures $\frac{1}{4}$. D'une façon ou d'une autre avertissez-nous dimanche matin, même s'il pleut.
Excusez ma lettre un peu décidée. Mais ces demoiselles veulent manger et je les retarde. Je vous embrasse affectueusement

Mimi

Léran le 4 mars 1937

Bien cher ami,

Encore une fois vous avez signé votre lettre Jean. Si vous y tenez, je vous appellerai ainsi. C'est un prénom qui me plaît beaucoup. Je croyais que vous vouliez que je vous appelle comme tout le monde. Mais si vous préférez, je vous dirai Jean. Vous n'avez qu'à me le dire. Vous aurez peut-être attendu ma lettre ce matin : mais hier soir, il m'a été impossible de vous écrire avant 5 heures ½.

Vous êtes drôle tout de même. Il vous semble que dimanche soir vous nous avez beaucoup dérangés. Mais c'est avec plaisir que tout le monde a voulu vous rendre service.

Dans les mêmes circonstances, vous auriez agi ainsi vous aussi sans doute, bien que vous vous traitiez d'ours. Je ne vois pas quand vous avez fait l'ours. Si vous vous l'avez constaté, vous auriez pu vous empêcher de l'être. (voilà du travail pour la conscience !)

Vous me dites que je me fatiguerai de vos visites. Vous en avez des idées ! Vos visites me font beaucoup de plaisir. Et si un jour vous ne venez pas, par votre faute, sachez que cela me ferait beaucoup de peine. Vous me taquinez souvent à ce sujet et parfois je me demande si c'est sérieux ou si c'est du badinage. Je ne vous connais pas encore assez pour le distinguer quelquefois. Aussi quand vous n'êtes pas là, je tourne dans ma tête, et je retourne certaines de vos phrases. Et à force de retourner, savez-vous ce qui arrive, ça me donne le cafard.

Heureusement que je ne suis pas seule dans la maison. Et la gaieté revient vite. Vous m'avez trouvée insupportable dimanche. Quand je suis très contente, je suis très taquine et dimanche, j'étais très gaie. Je n'avais pas de motif pour être triste, comme vous le dites. Peut-être croyez-vous que cet œil me donnait beaucoup de souci. Mais ce n'était qu'un bobo. Il n'est pas tout à fait revenu à son état normal, mais presque. J'ai cousu lundi soir et mardi et mercredi j'ai tricoté après le souper.

Je vous assure qu'on me taquine de plus en plus ici. Melle Surre m'a promis d'ouvrir toute grande la porte de la salle à manger quand nous nous y attendrons le moins. Nous pouvons nous en méfier parce qu'elle en est capable. Depuis dimanche je me pose une question : viendrez-vous dimanche ? Vous m'avez tellement taquinée à ce sujet que je l'ai un peu sur le cœur, vous savez. Moi j'aime beaucoup taquiner les autres, mais quand les autres me taquent, je me demande si c'est vrai ou non ; je dois reconnaître que je suis insupportable.

Si vous venez donc, apportez vos instruments pour faire de la pâtisserie. Mme Delteil tiendrait à ce que vous en fassiez car son fils vient passer la journée. Nous sommes bien ennuyés, allez-vous dire, de vous demander toujours de faire quelques gourmandises. Quel temps lundi et mardi ! Lundi de la neige en abondance ! Les toits et les arbres étaient tout blancs, mais elle a vite fondue. Souhaitons qu'il n'en tombe plus cette année.

Vous n'avez pas trouvé la fête à Pamiers superbe. Mais nous sommes arrivés à la fin, après le défilé et à qui était-ce la faute ? Pas à moi, toujours ?

Pour vous il n'y a que Paris qui compte, je ne cesse de vous le dire. Que de souvenirs vous avez dû y laisser !

Moi je préfère notre pays, nos montagnes et leur air pur.

Je suis un peu en retard et je n'ai pas encore fait ma tablette. Je vous quitte en vous envoyant d'affectueux baisers.

Mimi

PS : Excusez mon écriture illisible et la déchirure

Léran 10 mars 1937

Bien cher Edouard,

Je ne fais pas beaucoup de retard pour vous écrire. Le facteur m'a donné votre lettre à la récréation de 10 heures et il est 11 h 1/2. Comme ce soir, je ne sais pas si j'aurai le temps de vous écrire, je préfère le faire maintenant. Sinon, vous n'auriez pas de mes nouvelles avant samedi matin et vous m'en voudriez.

Qu'est-ce qui vous a donné un si violent mal à la tête hier soir ? Le vent ? Ou bien votre lever tôt ?

Vous devriez prendre pendant quelques jours des tisanes dépuratives le matin : noyer, centauree, sauge. Vous vous en trouveriez bien à cette époque-ci. Après l'hiver, on a besoin de prendre un léger dépuratif.

Mon voyage à Foix est toujours décidé. Je partirai demain matin à 6 h 1/2 et je rentrerai le soir vers 7 h 1/2. Comme convenu, j'irai faire la connaissance de votre nièce. Monsieur Courrent doit me donner un paquet pour Jeannette et j'espère bien pouvoir les voir à toutes deux. Si on me refusait de voir votre nièce, ça me contrarierait beaucoup.

Je suis allée hier soir à Mirepoix. Mme et Mr Delteil sont allés à Pamiers faire une course et m'ont laissée à Mirepoix de 5 h à 7 h. Mes parents vous félicitent des bonnes friandises que vous savez faire. Ils les ont trouvées délicieuses.

Dimanche nous avons passé de trop courts instants ensemble. Les heures passent trop vite ces jours-là. Mais vous avez été méchant de vouloir partir de bonne heure. Heureusement que dans cinq mois, vous ne direz plus : « il faut que je parte. J'ai promis de rentrer de bonne heure. » A moi vous me promettez de venir de bonne heure et vous ne venez jamais avant 2 heures.

Je soigne bien vos violettes, mais elles ne pourront durer jusqu'à dimanche : je change l'eau tous les jours, mais elles se fânent trop vite.

Dimanche ! C'est dans quatre jours n'est-ce pas ? Je voudrais que l'on fasse une loi pour raccourcir les semaines : on est si bien ensemble. Je vous envoie beaucoup de baisers et je vous quitte pour aller déjeuner.

A dimanche

Mimi

Léran, mercredi matin 24 mars 1937

Bien cher Edouard,

J'ai quitté le facteur à 10 heures, mais en vain. Pas de lettre. Avec ce temps elle a dû se retarder en route. Vous avez promis de m'écrire, alors je ne crois pas que c'est de votre faute. Ce matin quelle surprise au réveil ! Les arbres sont magnifiques et on ne sait lequel est le plus joli. L'hiver prochain vous jugerez vous-même quel spectacle grandiose offre la cour quand il neige. Mais je n'aime pas trop la neige surtout en ce moment. Les vacances sont un peu compromises, moi qui aspirais à aller me promener tous les jours un peu. Cela m'aurait tout à fait remise. Je suis fatiguée, car c'est la fin du trimestre et voilà pourquoi je m'emporte si vite. Un rien me crispe et je n'ai pas assez de volonté pour réagir. Surtout qu'après ces journées d'irritabilité, c'est une journée de cafard. Lundi, je ne sais pas ce que j'avais. Je regrattais d'avoir été brusque, irritée, crispée, mais c'était trop tard. A la rentrée, cela ira mieux. Je serai reposée et nous ne nous querellerons plus. Je ne suis pas la seule crispée. Mme Delteil n'est pas à toucher avec le doigt. Elle me décréait à la récréation qu'elle se sentait insupportable depuis quelques jours. Elle me racontait à ce sujet une petite anecdote qui va vous faire rire : Monsieur lui disait ce matin : je croyais que tu te réveillerais de bonne humeur aujourd'hui. Tant pis ! Mais je ne m'en fais pas parce que j'ai lu ceci à la 6^{ème} page de la Dépêche : ce printemps les femmes vont être insupportables et vont faire venir les cheveux blancs à leur mari ! Je ne suis pas allée voir à la 6^{ème} page de la Dépêche. Je ne peux vous dire si c'est vrai. Mais soyez patient vous aussi avec moi si je suis insupportable. D'ailleurs après les vacances j'aurai repris toute ma capacité de volonté et vous n'aurez plus à vous fâcher de ma mauvaise humeur. Je veux être gaie, très gaie. Heureusement que votre calme et vos baisers surtout me calment un peu. Je me sens si bien dans vos bras. Dans 19 semaines j'y serai tout à fait et pour toujours. Vous allez me gronder de vous dire cela, tant pis !

Vous avez promis de venir me voir le lundi de Pâques. S'il faisait un temps comme aujourd'hui toutefois, je ne vous attendrais pas. S'il fait beau, nous irons nous promener et si le temps est plutôt froid sans être très mauvais nous resterions dedans. Vous ne savez pas ce qu'on pourrait faire ? De la pâtisserie. Apportez votre poche et si l'on ne peut sortir, on occupera l'après-midi du mieux possible. Souhaitons tout de même qu'il fasse beau. S'il fait beau, j'irai vous attendre. Si votre nièce veut venir, invitez-là pour moi. Elle sera reçue toujours chez moi du mieux possible.

Sur votre lettre, allez-vous me gronder ? Aujourd'hui je suis calme et j'accepterai avec calme et sans cafard vos reproches.

Hier soir pendant que vous m'écriviez (sans doute), nous jouions aux cartes chez les Delteil : Mme, Yvon, Melle Surre et moi. J'oubliais de vous dire qu'Yvon me chine toujours : comme il sait que je n'aime pas les épinards, il me dit souvent que vous me préparerez des épinards à tous les repas. Après votre départ dimanche soir, il m'a demandé si j'avais mangé des épinards. Hier soir, il m'a annoncé qu'il fallait que je perde au jeu sinon je serais malheureuse en mariage. Dès que je gagnais quelques jetons, il me menaçait. Pour les faire rire, j'annonçais toujours un jeu magnifique même quand ce n'était pas vrai. Et comme il m'arrivait de perdre la partie, c'était un grand éclat de rire (voyez que l'humeur est meilleure depuis hier !) Je n'ai ni gagné ni perdu.

Vous allez me traiter encore de gamine de vous raconter tout cela. Mais ma lettre sera longue et vous fera plus de plaisir.

Ce matin, j'ai à peine 17 élèves ; le temps leur a fait peur. Aussi j'ai beaucoup pensé à vous.

Si vous ne posez aucune question sur votre lettre que je recevrai ce soir (je vis dans cet espoir), je ne vous réécrirai pas. Si lundi vous ne venez pas, écrivez-moi une longue longue lettre.

Je vais vous quitter : je suis restée en classe après 11 heures pour vous écrire. Je vais aller à la maison et si j'ai un moment je commencerai mes valises. Et le départ est demain matin à 6h1/2. Vous dormirez encore à cette heure-là.

Je vous embrasse bien affectueusement

Une « gamine » ou un « volcan »

Samedi soir 3 avril 1937

Bien cher Edouard,

Ta lettre est arrivée hier soir et je voyais le moment où je ne pouvais t'écrire aujourd'hui. Maman a une petite ouvrière qui a un bagout épouvantable. J'ai été obligée de monter dans ma chambre pour être un peu tranquille. J'ai une plume affreuse, aussi ma lettre ne sera pas longue bien que je sois en vacances. Je m'attendais un peu à ce que tu ne viennes pas dimanche. Je croyais même que tu irais accompagner ta nièce jusqu'à Foix.

Que je te raconte un peu ma semaine : mardi et mercredi, nous avons fait la lessive. Mercredi, avec Madame et Melle Izard nous sommes allées cueillir des pousses de houblon (on mange cela bouilli en salade. C'est bon.) Jeudi matin nous sommes allés aux mousserons sur la colline que je t'ai montrée. La petite caravane (Mme, Melle Yzard, papa et moi) avec une canne, nous voilà en route vers 8 heures du matin. Nous étions de retour vers midi, mais nous sommes rentrés bredouilles : on y était passé avant nous. L'après-midi j'ai repassé la lessive. Le lendemain vendredi, nous sommes repartis vers 8 heures encore, d'un autre côté. Nous sommes passés au jardin arranger mon parterre, semer, sarcler, planter : œillets, dahlias, chrysanthèmes, pensées, glaïeuls, framboisiers etc... Puis nous sommes partis aux champignons. Pas de chance non plus. Nous en avons rapporté une douzaine chacun. Rien quoi ! Mais nous avons pris l'air.

Hier après-midi, j'ai fait quelques courses, une ou deux visites et aujourd'hui, j'ai cousu un peu car c'est demain le départ. Je referai les valises demain. Tu me dis dans ta lettre que lundi « nous avons parlé comme des jeunes gens sérieux ». Tu aurais pu dire comme deux personnes sensées. Je ne me rappelle pas bien tous les sujets que nous avons entamés mais ce n'était pas une conversation d'amoureux. C'était une conversation que tout le monde pouvait entendre. En pleine campagne, il vaut mieux comme cela. De parler de tout un peu, cela ne nous empêche pas de bien nous aimer, n'est-ce pas ?

On dirait sur tes lettre que tu n'es plus le même que lorsque tu es là. Tu sais bien que je suis seule à te lire et j'espère bien que tu ne laisses pas traîner les miennes. Comme je ne t'aurai pas vu demain, tu m'écriras longuement, je l'espère, comme d'habitude. Mercredi j'attendrai ta lettre avec beaucoup d'impatience. Je souhaite que dimanche prochain le mauvais temps ne t'empêche pas de venir, car ce serait long, une semaine de plus.

Excuse mon style, mon encre, ma plume.

Je t'embrasse affectueusement

Mimi

Mercredi soir 7 avril 1937

Mon bien cher ami,

Tu ne m'aurais pas dit que tu étais grippé que je me serais demandée ce que tu avais. Ta lettre est empreinte d'une certaine mélancolie, de la première ligne à la dernière. Mais puisque c'est la faute à la grippe, je n'ai rien à dire. Tu ne me dis pas si tu es resté alité : tu n'es guère loquace sur ce sujet. Je souhaite que ce soit vite passé, car cette maladie, quoique peu grave, enlève tout entrain. Mme delteil a été obligée de rester couchée aujourd'hui. Nous sommes passées infirmières. Mais comme elle n'a pas traînée, ce ne sera rien. Monsieur qui a été assez fatigué pendant ces vacances et qui s'est négligé, se traîne, manque d'appétit, n'a pas bonne mine. Aussi je veux que tu te soignes bien. Reste couché s'il le faut un ou deux jours. Mets-toi à la diète. Avec la fièvre, ce n'est pas prudent de manger. Et si tu n'es pas bien dimanche, et qu'il fasse froid, il ne faut pas que tu viennes, tu risquerais d'en prendre davantage. Si tu viens dimanche, mets ton pardessus, couvre-toi bien. On ne prend jamais assez de précautions : le temps change tellement vite qu'il ne faut pas être imprudent.

Nous voici de travail de nouveau depuis lundi : tout à fait entrain, bien reposée. J'espère que dimanche tu me trouveras aussi gaie que possible, mais si tu es guéri.

Tu me dis sur ta lettre que tu as entrepris un travail au dessus de ta compétence, mais tu ne me dis pas quel est ce travail. Tu sais que je suis curieuse et tu aurais pu me donner quelques détails. Mais dimanche je te questionnerai. Quelquefois je me propose de te questionner sur un sujet et j'y pense quand tu es parti. Aussi, si je ne te le demandais pas dimanche, tu me le dirais, n'est-ce pas ?

Dans quelque temps je te commanderai quelques petites choses à faire : puisque tu aimes travailler du bois ! Oh ! ce ne sera pas trop difficile, je crois, mais tu as le temps de t'y mettre car ce sera vite fait.

Alors tu crois que quand les oreilles sifflent, nous parlons de toi ? Je ne veux pas contredire ce que tu dis, mais moi on m'a dit que de la droite, on dit du bien, et de la gauche, du mal. Alors nous ne nous entendons plus.

Parler de toi, oui j'en parle souvent, on m'en parle souvent. Mais si je disais du mal de toi, c'est que je ne t'aimerais pas, n'est-ce pas ?

Tu trouves toujours mes lettres trop courtes. Que dirai-je des tiennes ? Elles le sont encore davantage. Pourtant tu aurais beaucoup de choses à me raconter puisque voilà presque 15 jours qu'on ne s'est pas vus. C'est long 15 jours tu sais et dire que peut-être, il faudra attendre 8 jours de plus.

Melle Rouvière a rapporté ton complet. Bien nettoyé, il en a l'air, maintenant, nous ne savons pas ce que tu appelles bien fait toi et peut-être ne sera-ce pas à ton goût. Tant pis ! Il s'est un peu froissé dans la valise, mais nous l'avons mis à l'air et il est bien revenu.

Depuis un moment, Jeanne me taquine. Elle me dit de te dire qu'elle t'embrasse sur le front. Je m'acquitte de la commission. Quant à Melle Rouvière, elle t'envoie son bonjour. Jeanne voudrait que je raye ce que je viens de dire. Mais ce qui est dit est dit et je ne supprime rien. Pour ce soir je vais te quitter en te recommandant encore de bien te soigner pour que tu sois guéri dimanche.

Je t'embrasse bien affectueusement

Mimi

Léran 14 avril 1937

Mon bien cher ami,

Tu ne mériterais guère que je t'appelle ainsi. Ce soir j'étais un peu en colère contre toi et je voulais te répondre sur une carte de visite. Mais je ne veux pas pousser la méchanceté jusque là, j'aurais trop peur que tu fasses la même chose une autre fois. Mais je veux te gronder. Oh ! ne ris pas. C'est sérieux tu sais : je ne veux plus que tu m'écrives quand tu auras sommeil et pour que tu ne tardes pas à m'écrire, je veux et j'exige, tu m'entends, que tu écrives le matin en te levant. Ainsi tu n'auras pas sommeil et tu me feras une longue lettre. Je voudrais que tu me fasses des lettres longues, très longues, pour ne rien dire même. Tu vois, moi je ne te raconte rien, mais je t'écris pour la plaisir de te parler, d'être plus longtemps avec toi. Tu vois que dimanche tu aurais pu rester un peu plus de temps à Léran. Que tu es pressé de repartir, toujours. Mais tu es averti pour dimanche. Ne réfléchis pas à l'heure de ton départ. Avertis les tiens que tu rentreras quand tu pourras. Ce n'est pas moi qui l'ai décidé ainsi. C'est Jeanne qui a une idée. Oh ! ce n'est pas u voyage, ni une promenade. C'est une chose à laquelle tu ne t'attends pas du tout. Tu pourrais réfléchir nuit et jour jusqu'à dimanche tu ne trouverais pas la solution et on ne te le diras qu'au moment. Donc dimanche, arrive avec l'idée : je repartirai de Léran quand on me le diras, et tu ne demanderas rien : on ne te le diras pas. Mais tu n'arriveras pas à 6h1/2 à Fougax, ne le crois pas et si tu es embêté pour rentrer la voiture, tant pis, tu la laisseras dehors.

En partant l'autre jour, tu avais le fou rire. Je me demandais pourquoi. Mais je le saurai dimanche : je penserai à te le demander et tu me le diras, n'est-ce pas ? Si tu ne me le disais pas, je t'en voudrais...

Hier, j'avais mal à la gorge et à la tête. Je craignais un commencement de grippe. Surtout, ce qui m'embêtait, c'est qu'on me chinait un peu. Mme Delteil m'a dit que c'était toi qui me l'a donnée dimanche. Alors je me suis soignée énergiquement pour les faire mentir surtou : fumigations, gargarismes, sirop, tisanes, aspirine. Ce soir ça va bien mieux et demain je serai tout à fait guérie. Cela m'embêtait aussi, car je veux aller à Mirepoix demain matin et si j'avais été trop enrhumée, toute la maisonnée m'aurait envoyée au lit pour toute la journée de demain. Cette fois-ci ça passera comme ça, je le crois bien.

Pourquoi as-tu écrit la date (13) au crayon ? Je me le suis demandé et n'ai pas trouvé de réponse.

J'ai fait part de ton invitation de l'embrasser à Melle Rouvière. Mais sais-tu que ce n'est pas bien d'embrasser une religieuse.

Dimanche je t'ai posé une question. Tu y as répondu un peu évasivement. Mais je veux te questionner longuement à ce sujet et il faudra que tu me réponde le plus franchement possible.

Je t'avais dit que je te commanderai quelques petites choses à me faire encore. J'ai le temps de t'en parler et je veux te laisser finir ton fameux hangar et tes portes à claire-voie. Ce ne sera pas long à faire ce que je te demanderai. Je ne voulais t'écrire qu'une carte et je finis la 4^{ème} page. Je ne veux plus t'étourdir par mon bavardage.

Je vais te quitte en te disant à dimanche sans faute et en t'embrassant bien affectueusement. Tu as le bonjour de toute la maisonnée.

Mimi

PS : il est défendu d'employer le tu dans les lettres

Léran le 20 avril 1937

Cher ami,

J'ai reçu ta lettre il y a quelques instants. Je veux y répondre tout de suite. Je vais essayer de mettre les choses au point le plus possible. C'est une désespérée qui t'écrit. J'avais mis toute ma confiance et tous mes espoirs en toi. J'aurais dû accepter de nous marier à Pâques et ce qui m'arrive maintenant me brise. Je t'ai beaucoup taquiné sur ma dernière lettre. Te dire de m'écrire quand tu n'as pas sommeil n'est pas bien méchant puisque tu me disais que tu terminais ta lettre parce que tu avais sommeil. Te demander pourquoi tu avais mis la date au crayon, c'était seulement pour faire une lettre plus longue. Je n'attache pas beaucoup d'importance au nombre 13 et c'aurait été un 12 que je t'aurais fait la même remarque. Je t'avais dit que nous t'attendions et que nous te garderions le soir le plus possible. Voici l'explication : il y avait un missionnaire qui devait prêcher et pour te faire plaisir, nous avons décidé de t'accompagner au sermon. Tu peux voir par cela les concessions que je suis disposée à faire. Tu m'avais demandé de m'habituer à aller à la messe et depuis lors j'y suis allée. Je m'y suis habituée. Seulement tu as pris des renseignements à ce que j'ai compris et on m'a présentée tout à fait hostile et entêtée. Tu aurais dû juger aussi par toi-même. Tu m'avais dit au début de nos entrevues que la question de la religion ne pourrait nous séparer. Et c'est cette unique question que tu fais entrer en jeu pour une rupture. Tu parles de reproches que je voudrais t'adresser. Non je n'avais pas de reproche à te faire. Je voulais te poser une simple question, mais je te la dirai de vive voix si tu tiens à le savoir. Ca n'est pas bien important, tu peux le croire. Le ton de ta lettre me trouble, d'autant plus que j'ai passé deux journées affreuses : dimanche, obligée d'aller à une sépulture à Mirepoix, j'avais laissé commission à ces demoiselles de te dire de venir me chercher. Je t'ai attendu tout le soir à Mirepoix, puis je suis rentrée par l'autobus. Quelle déception à mon arrivée à Léran. Je croyais t'y trouver. J'ai pensé à un accident. Je ne vivais pas, hier j'ai attendu ta lettre : ces dames me disaient de téléphoner. Je n'ai pas osé de peur que cela te contrarie : car si tu avais eu un accident on me l'aurait dit. J'ai pensé à une panne et ce matin en ouvrant ta lettre, je n'y comprenais rien. Je croyais que j'étais folle. Je tremble depuis que je l'ai ouverte et je ne peux presque pas écrire. Tu sais que je t'aime beaucoup, que je suis disposée à te faire plaisir, mais que je suis taquine. Je ne te taquinerai plus. Nous ne pouvons nous expliquer totalement par lettre. Je te demande de venir jeudi, après demain. Je serai à Léran. Nous aurons le temps de parler et nous serons l'un avec l'autre aussi franc et loyal que possible. J'ai confiance en toi. Viens jeudi sans faute. Pose-moi toutes les questions que tu jugeras à propos de poser. Si tu m'aimes, tu écouteras ma prière. Le temps qui me sépare de jeudi va me sembler bien long et j'ai peur que tu n'acceptes pas cette entrevue. Je te le demande encore viens jeudi si tu m'aimes encore.

Mimi

Mercredi 28 avril 11 heures

Puisqu'il faut avoir du courage, j'en ai ; puisqu'il faut se mettre en présence de la réalité, mettons-nous-y. Dimanche j'étais aveuglée par mon amour et mon désespoir. Je torture mon pauvre cerveau pour m'interroger sur les raisons qui t'ont fait agir, et plus je réfléchis, moins je comprends. La question qui t'a embarrassée sur ma lettre, tu l'avais mal interprétée. Mais quand tu m'as dit dimanche ce que tu avais compris, j'aurais dû te poser une question, que je ne t'ai pas posée et qui aurait éclairé la situation : m'as-tu jamais aimée ? As-tu eu de l'affection pour moi ? Je le croyais. Je me suis laissé leurrer pendant 5 mois. Je me demande ce qui te poussait à me dire tout ce que tu me disais quand nous étions seuls. Tu as parlé mariage en venant dans cette maison et tu en as parlé 5 mois durant. Personne n'a été témoin de nos entretiens intimes, pourrais-tu dire. Mais tu te dis croyant et tu ne peux invoquer le manque de témoin. Tu m'en aurais parlé seul à seule, que l'ont pourrait dire que je me suis fait des idées : mais le dimanche 11 avril, lorsque Monsieur Delteil t'as dit que tu profiterais de tous les travaux que l'on faisait à Lérans, tu as répondu d'un air convaincu : je l'espère bien. Si tu n'avais pas parlé de mariage, Monsieur Delteil n'aurait pas demandé, l'occasion s'en présentant, l'emplacement d'un garage pour toi, au conseil municipal. Et après cela tu oses dire que tu ne t'étais pas engagé. Que fallait-il donc : un peu de loyauté sans doute. Tu n'as jamais été loyal envers moi, ni envers personne. Tu nous as abreuvé de mensonges pendant 5 mois. Et si toute la maisonnée est désorientée et peinée de ce qui m'arrive, c'est que tout le monde ici a beaucoup d'estime et d'affection pour moi.

N'invoque pas la question de la religion en ceci : ce serait une infamie. J'avais fait des concessions et tu n'en promettais aucune pourtant. Je n'ai pas été élevée aussi religieusement que tu l'as été. Mais j'ai été élevée pour avoir une conscience droite, franche aussi bien dans ma conduite que dans mes paroles. J'ai été élevée dans cette idée : ce que l'on fait il faut avoir le courage de le dire et ce que l'on dit il faut avoir le courage de le faire.

Puisqu'il en est ainsi, il ne faut pas nous revoir, non, je souffrirais trop. Comme tu t'es dégagé de tes promesses, je te dégage de la dernière (venir dimanche). Non, il ne le faut pas.

Pour une fois dans ta vie, sois loyal envers moi : je te demande de me dire la vérité en ceci, rien que la vérité. Je souffrirai moins et pourrai t'oublier plus vite.

Toutes mes lettres ne peuvent rester entre tes mains : fais-les moi parvenir le plus tôt possible. Sache me dire ce que je dois faire des tiennes.

Ne crois pas que je t'écris dans un moment de colère : non, je profite d'un instant de calme.

E Robert